

Déserts d'eaux

Sylvain Rivière

Numéro 91, automne 2001

Eaux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14610ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rivière, S. (2001). Déserts d'eaux. *Moebius*, (91), 63–71.

SYLVAIN RIVIÈRE

Déserts d'eaux

Comment parler de l'eau sans parler d'abord de soi, en vers et contre tous? Comment? Puisque nous apprenons à nager bien avant que de naître, que nos tout premiers pas dans l'eau-delà ne sont au fait qu'une suite de mouvements allongés dans l'apesanteur et l'esperanza...

Nous sommes liquides beaucoup plus que solides et ce, dans tous les sens du terme. D'ailleurs, mon grand-père, qui ne levait jamais le nez sur une pintée, disait qu'à force de trop prendre de liquide, on devenait de moins en moins solide. Avouez, qu'en effet, la loi de la relativité en vaut bien d'autres, moins explosive, et pourtant tout aussi évidente.

Ce même grand-père tout aussi gouailleur que tout à l'heure avait coutume de faire dire à grand-mère décontenancée qu'il avait la parole en bouche et le diable dans la fourche. Comme si l'un pouvait aller sans l'autre... Comme si la parole elle-même, dans ce qu'elle a de plus cuisant, n'avait pas d'abord été savamment trempée entre la gorge et la lnette, le filet lingual et les papilles rébarbatives...

C'est encore lui qui venait nous rappeler de temps à autre, de peur sans doute qu'avec le temps et les diplômes, nous finissions par plier les genoux de nos servitudes sur le bacul de nos racines, qu'en Bretagne, on vient au monde avec de l'eau salée autour du cœur... alors que chez nous en Gaspésie, de légitime descendance, il lui semblait tout aussi important de nous rappeler que quelques générations plus tard, forbans et corsaires, dilués en nos âmes et consciences, nous n'en venions pas moins au monde «avec

de l'eau salée dans les veines», de quoi nous faire suer le rinquier du premier pas posé dans le vieil âge, jusqu'à l'extrême soupirance chargée de nous moudre en poussière, loin dépassé le dernier pouls martelant, encore une fois désormais, l'eau-delà de toute vie vécue, habitée, passée, présente ou à venir...

Et c'est justement ici, entre la semaine des quat' jeudis et le mercredi des Cendres, entre l'inachevé du pied bot martelant le sabot des survivances et l'aube incendiaire guerroyant l'inaltérable, que le sens de l'eau retrouve sa dérivance quasi parfaite, vous avez bien entendu, car ici la perfection serait de beaucoup superflue. L'authenticité ne beurre jamais son pain de ce côté-là de ses appétits, de l'entame à la mie, la croûtante montant la garde l'œil ouvert...

Puisqu'à partir du début jusqu'à nos toutes premières fins, secondaires, tertiaires, plestocènes ou autres, tout le sens de notre vie, de nos vies mille fois recousues, rapiécées, éméchées d'y goûter, de nos larmes de sel à nos sourires désertés, le moindre sentiment garde mémoire de notre non-étanchéité à tout ce qui de la vie elle-même, dans tout ce qui l'extériorise et l'intériorise à la fois, nous laisse sur les lèvres, le goût de l'eau dans toute la plénitude d'une soif bourrue qui aurait contenté tout son saoul d'une seule et même gorgée bien abreuvée des mystères-vérités de tout ce que l'on aurait été, pour peu, tout comme le saumon, que nous aurions choisi de dévider le fil de l'eau jusqu'amont sa source, à grands coups de souffle et d'esbroufe jusqu'au dernier matin de sa course, d'entre dormance et frondaison, occupés à la fraie génératrice, rédemptrice et mortelle...

Nous n'avons pourtant rien du saumon. Nos frayères sont plus souvent qu'autrement mort-nées, nos fosses sont communes et n'ont pas la transparence des dégels de pierre...

Contrairement à lui, nous ne passons pas le fil de notre vie à retourner mourir où nous sommes nés, bien

trop occupés à se survivre tout en hypothéquant notre mort de rives en estuaires, de marge de crédit en contrôle boursier, sans respect pour la survie, la dérivative, le fil de l'eau, le matin des origines, nous coulant désormais sur la peau, lavée des écailles naissantes, sans que nous nous rendions compte de cette agression quotidienne, de cette non-irrigation nous séchant le coin des yeux, nous refermant l'étang des sentiments en faisant place aux pattes-doigts grim pant deux par deux le grenier de nos grands âges comme pour mieux lire entre les lignes de se taire...

Nous avons perdu notre route en chemin, tout simplement parce que nous avons tourné le dos à notre propre rédemption, à notre désir d'exister, de durer, de perdurer, d'accéder aux mémoires volcaniques de nos braises premières, boucanées de durance et de tomahawks, de foin d'odeur et de matafia, des premiers temps de la colonie, courant à notre propre perte, occupés à remonter le courant comme un cadran millénaire en faisant fi des fuseaux horaires et du décalage de soi aux autres.

Et nous avons ainsi perdu le fil de l'eau. Déserté nos sources, commencé à survivre à nos déserts intérieurs tout feu tout flamme en s'arrosant l'aller-retour d'eau de vie, d'eau de feu, mais malheureusement jamais plus d'au-delà...

Et les sources s'en sont ainsi retournées à la savane, abreuver leur soif en pratiquant le proverbe nouvellement débarqué voulant que «charité bien ordonnée commence par soi-même»...

Et les millénaires rejoignirent leurs âges de pierre, par-delà la mer de Champlain, par-derrière la rencontre Amérique-Afrique, engendrant des océans porteurs de salinités retrouvées depuis l'Anse-aux-Méduses, martelant le fer des marais ferrugineux des Terres Neuves en trésor de clous, radoubant les drakkars des Vikings à la recherche du Vinland, se colletant pour un temps avec les Béothuks du Nouveau Monde qui disparaîtraient à leur tour, désertés du fil de l'eau glacière, placenta de froid et

de pierres, les portant depuis le détroit de Béring jusqu'aux matins de notre histoire... écourtichée, que nous nous empressons d'oublier... comme un mauvais rêve, un coup du sort, ou une trop brève escale sur la route des eaux-delà, ne menant encore une fois qu'à soi, sur les sentiers perdus et retrouvés de notre simple identité, tirant le diable par la queue du scapulaire camphré, jusqu'à l'eau bénite de nos rédemptions galactiques.

La vie appelle au sens de l'eau...

Tout est inscrit dans ses rives, ses hanches utérines, ses falaises de glaise, ses déserts d'eaux, ses goûrances de braise, ses promesses d'aubes, ses barachois sanctifiés de matelots rédempteurs, ses canicules vaseuses, ses crépuscules incendiant le Saint-Laurent depuis la mer de Chine jusqu'à celle des Tranquillités, sur la route de Cathay des épices plein le nez, menant jusqu'aux Terres Neuves de nos découvertes inachevées...

La mer nous parle, mais nous ne l'écoutons pas, plus ou si peu... que nous ne finissons que par nous désapprendre mutuellement, pour notre plus grande perte commune...

Nos descendants ne sauraient se passer d'elle... Il faudra lui passer sur le corps combien de fois encore avant qu'elle ne meure de sa propre mort?

Étouffée de convoitise, empoisonnée de polluants cotés à la Bourse, échouant l'irréremédiable, la langue sortie, le ventre en l'air, pansue de mort à venir, comme ceux qui la parachèvent venus jadis de l'autre côté d'icelles à la suite des Indiens respectueux de son ventre généreux, se laissant porter depuis Donnacona jusqu'au finistère de Gachepé sur «ce chemin qui marche» par «la manche du manteau du vent», saison après saison, des siècles durant, sans jamais tourner le dos au vent, ni perdre le fil de l'eau de vue...

Tout simplement parce que leurs savoirs millénaires, retransmis de génération en génération comme un trésor par trop précieux, le leur interdisaient fondamentalement...

Tout simplement parce qu'il ne leur serait jamais venu à l'idée que l'on puisse exister sans elle?

Tout simplement parce que l'eau qui nous irrigue porte en elle la mémoire de nos âges de pierre, depuis les falaises de Forillon la désertée jusqu'aux sites fossilifères de Miguasha l'engrossée, n'en finissant plus de nous instruire, de sanctifier nos ignorances par trop crasses, de nous remettre au monde, sur nos dorsales et nos nageoires, finement accrochées aux branchies préhistoriques de nos arêtes planctoniques de mémoires à venir...

Tout est écrit dans le fil de l'eau... Grand-père le savait assez pour ne jamais le taire, pour propager la bonne nouvelle, et m'emmener avec lui, au cœur de la nuit noire, démailler le large de nos appétits grégaires...

C'est de lui seul, et de quatre générations de bretonnants ressoudus en pays neuf que je garde à bout de yeux ce droit de passage vers tous les larges du monde, depuis là où le fleuve s'élargit jusqu'à s'inventer des continents que nous savons depuis, jusqu'aux ventres des ruisseaux les plus miséreux que je connaisse, creusant leurs lits de génération en génération dans la couche des édredons de pierre, la broue dans le toupette jusqu'à la morsure du désir sans lequel on n'est rien...

Pour crever ses eaux en plein jour, il faut avoir souffert de la soif assez longtemps pour ne jamais l'étancher d'éternité en paternité et d'enfance en eaux-delà...

Il faut avoir paumailé les tripailles de barachois à la poursuite d'un goéland friand de truites saumonées, remonté d'aval en amont les rivières menant aux ventres des âges, porté ses rêves à hauteur d'épaules jusqu'à n'avoir plus de jambes pour leur garder la tête hors de l'eau...

Il faut avoir fouillé le ventre des battures et des platiers par-derrrière les oiseaux savants de rivages, pour tirer sa

subsistance de la coquillée dont on ne revient jamais tout à fait indemne, sinon dans l'ailleurs de soi...

Il faut savoir jauger le fleuve depuis l'estuaire de ses baleines à bosses jusqu'en ses Îles mouillées à ouësse du Corps-mort où les loups-marins d'esprits guident, en une étrange sarabande, les trois-mâts jusqu'aux échoueries desquelles on se délectera pour des années à venir...

Il faut aussi savoir garder mémoire et s'agenouiller depuis la Grosse-Île jusqu'à Old Harrey devant les cimetières à ciels ouverts multipliés, où s'allongent, entassées à jamais, les ossatures de cent mille morses ou vaches marines décimés au seul nom du profit, et du tapon-à-l'œil, acheminant leurs défenses, à partir de dix-huit cents, jusqu'au Moyen-Orient...

Il faut se souvenir aussi de la morue nourricière, de tout un peuple de la mer à la disette, de la loi des deux cent milles, en navires-usines, en moratoires ligaturés de promesses d'élections, de coberge et de survie...

Il faut savoir surtout que sans la mer de par ses eaux gigoteuses, généreuses et ratoureuses, nous ne serions jamais venus au monde, en ce continent par trop fameux, que nous ne méritons pas encore, peut-être d'ailleurs encore moins aujourd'hui que jamais...

Tout simplement parce que nous lui refusons de crever ses eaux intérieures. De venir à son tour au monde... De peur de mettre au monde un enfant mort-né générateur de poissonnures incultes et désargentées à la face du monde...

À grands coups de forceps, nous refermons l'étau de la yeule du golfe au sortir de ses gonds.

À grands coups de bossoir dans le rinqier de ses falaises, nous avortons les glaises de ses meurtrissures, de ses pétrissures, de ses vomissures...

À grands coups de ventouse, nous le tirons du lit de nos racines, comme une paillasse étendue sur la corde à

linge du temps, fédéralisant et démobilisateur. Nous tournons tout simplement le dos au vent de ses autremets, sans nul respect pour sa forçure, pour sa voilure qui s'effiloche de vent d'est en négoce, pour sa mâture jetée en pâture à l'aventure de si tant d'imposture... Pour sa quille donnant du flanc par houle et roulis, coup de chien et gros grain...

Pour l'ancrage de ses déportances chargées de nous mener une bonne fois pour toutes à bon port... Pour le cèdre de sa charpente bordée à clins comme sur l'empremier, son ventre plat désarrondi des bedaines de l'histoire à partir duquel, pareil au drakkar des Vikings, on pouvait poser pied partout le long des rives menant aux barachois invitants, aux «barres-à-choir» savamment rebaptisées par l'oralité du vent sur la mer chargé de nous mener à bon port...

De toujours à jamais, j'aimerai la mer depuis le ventre de ses eaux crevées d'audaces jusqu'aux naufrages de l'histoire, tout simplement parce qu'elle me tient lieu d'errance méritante...

C'est par elle, et en elle, que je survis à mes propres morts quotidiennes et réinventées. C'est en elle que je rejoins le mythique, le mystique, le verbe fait chair et le complément direct de tous les sujets qui m'occultent, m'occupent et me préoccupent...

C'est par elle que j'accède à l'aventure et c'est encore elle qui m'absout et me sacralise, m'excommunie, me sanctifie, me lave et me salit...

C'est à ses côtés que je marche à ma propre devanture sans jamais toucher, du bout du doigt, l'horizon de mes infinitudes. C'est encore elle qui me caresse et me griffe, m'impuissante et me fait jouir. C'est au ventre de ses dunes que quotidiennement je refais ma fortune... Lorsque mon pas, après bien des tourments et des hésitations, rejoint enfin le sien sur le rivage qu'il nous reste à appointir,

la musique de nos respirations communes enfin accordée à mes essoufflements et son tangage...

J'aime ce mouvement maritime, opaque ou limpide, qui me donne à boire et à manger dans la main de mes rêves éveillés. Cette nourriture première qui allume en moi les espoirs les plus fous jusqu'au cœur de la tourmente où la mort parle de faire son lit de plumage veuf...

La mer est méritante, c'est assurément ce qu'elle m'a appris de mieux. Que la vérité se mérite, que l'audace aime le goût âcre de l'eau salée, que la durance finit toujours par venir à bout, bon an, mal an, du débarris, des banquises et des icebergs les plus bleutés finissant toujours par aller se faire voir ailleurs en asséchant leur fortune en route...

La mer, de par ses eaux éternellement recommencées, crevées, salebardées, m'apprend à respecter le temps dans ce qu'il a d'immuable et d'impertinent... À faire confiance surtout, en pensant des vieilles blessures... à faire confiance au vent portant qui revient toujours au temps opportun saumurer la patience de l'alun, le temps de faire flotter la patate de la conversation, de quoi se survivre entre deux accalmies...

La mer a pour moi l'effet d'un vase communicant, communiant quelquefois à la vase de ses relents de marais salants, tout droit de la Bretagne, ressoudé d'entre deux chansons gaillardes sur le pont d'avant...

Ma vie dans toute sa destinée est intimement liée à la sienne. Né d'elle, je n'ai jamais su lui survivre de loin. J'en ai besoin. Elle me montre à vivre, me donne à respirer, à dire et à écrire, me farde de sa luminosité par trop généreuse et me ramène à elle quand, de moi, il ne reste qu'un radeau à la dérive sur un grand fleuve désert fermé à tous les horizons du monde connu...

Je l'aime assez, en tous les cas, pour vouloir apprendre d'elle et en elle, à naviguer à l'estime de soi, comme les

découvreurs de passages d'autrefois, suiffant le cordage sur les hauts-fonds d'îles à gésir et de nombouris à gémir...

De ses déserts d'eaux à ses oasis de sable, je veux naviguer toujours à ses côtés pour finir de cartographier ses langages maritimes que je porte en moi, depuis mes avant-vies jusqu'aux naseaux piaffants des chevaux du destin attelés au désir sans lequel on n'est jamais rien...

Je veux pouvoir crever mes eaux, le temps qu'il faudra pour remettre ma vie à la voile, dans tout le besoin d'amour qui la porte sans cesse depuis le début des temps, à creuser l'horizon de mes espoirs, à la recherche des amourachures dérivant de soi aux autres, jusqu'en l'autre côté des choses...

Ainsi, à la voile, je remettrai sans cesse ma destinée de sable blond ressoudue des falaises, fossilisée du quaternaire, désoxydée de son enveloppe de fer, pour mordre la poussière du temps présent à belles dents, à belles échoueries, à belles étourderies...

Et si, demain, la mer ne me ramenait pas au rivage, souhaite-moi au moins bon vent... les mortes-mers n'annoncent jamais rien de bon... Entre l'étal et le perdant, dans le montant des vents dominants, je retournerai au sel des gestations et, ce matin, retrouverai le fil de l'eau, saumon en frayère redevenu, bombant le torse d'inconnu...

Bon vent!